

Première digression, en confidence. Si je dis à l'instant, dans votre direction mais sans destinataire identifiable : « Oui, je souffre cruellement », ou encore : « On vous *fait* ou on vous *laisse* cruellement souffrir », ou bien encore : « Vous *la* faites ou vous *le* laissez cruellement souffrir », voire : « Je *me* fais ou je *me* laisse cruellement souffrir », eh bien, ces variations grammaticales ou sémantiques, ces différences entre *faire* souffrir, *laisser* souffrir, *laisser... faire*, etc., ces changements de personne – il pourrait y en avoir d'autres, au singulier ou au pluriel, au masculin ou au féminin, « on », « nous », « vous », « il(s) », « elle(s) » –, ces passages à des formes plus réfléchies (« je *me* fais ou *me* laisse cruellement souffrir », « tu *te* fais ou tu *te* laisses cruellement souffrir », etc.), toutes ces modifications possibles laissent un adverbe intact, un invariant qui semble, une seule fois pour toutes, qualifier une souffrance, à savoir la cruauté : « cruellement ».

Au cours de ces phrases, à toutes ces adresses, impassible, « cruellement » ne change pas. *Comme*

si nous entendions le sens de ce mot. Nous fiant à ce « comme si », nous faisons *comme si* nous nous entendions sur ce que « cruel » veut dire. Qu'on assigne le mot *cruauté* à son ascendance latine, c'est-à-dire à une si nécessaire histoire du sang versé (*cruor, crudus, crudelitas*), du crime de sang, des liens du sang, ou qu'on l'affilie à d'autres langues et à d'autres sémantiques (*Grausamkeit*, par exemple, c'est le mot de Freud), sans lien à l'épanchement de sang, cette fois, mais pour nommer alors le désir de faire ou de se faire souffrir *pour* souffrir, voire de torturer ou de tuer, de se tuer ou de se torturer à torturer ou à tuer, *pour* prendre un plaisir psychique au mal pour le mal, voire *pour* jouir du mal radical, dans tous ces cas la cruauté serait difficile à *déterminer* ou à *délimiter*. Nietzsche, par exemple, y reconnaît l'essence rusée de la vie : la cruauté serait sans terme et sans terme opposable, donc sans fin et sans contraire. Mais pour Freud, pourtant si proche de Nietzsche, comme toujours, la cruauté serait peut-être sans terme mais non sans terme opposable, c'est-à-dire sans fin mais non sans contraire – et ce sera l'une de nos questions. On peut tarir la cruauté sanglante (*cruor, crudus, crudelitas*), on peut mettre fin au meurtre à l'arme blanche, à la guillotine, aux théâtres classiques ou modernes de la guerre sanglante, mais selon Nietzsche ou Freud, une cruauté psychique y suppléera toujours en inventant de nouvelles ressources. Une cruauté psy-

chique serait certes encore une cruauté de la *psyché*, un état de l'âme, donc encore du vivant, mais une cruauté non sanglante.

Une telle cruauté, s'il y en a, et qui soit proprement psychique, serait-ce l'un des horizons les plus propres à la psychanalyse ? Serait-il même, cet horizon, réservé à la psychanalyse, comme la profondeur sans fond de ce qu'elle seule se serait donné à *traiter*, le fond ultime sur lequel un jour elle prit figure ? De cette réflexion sur la cruauté psychique, c'est-à-dire exsangue ou non nécessairement sanglante, sur le plaisir aigu pris au mal dans l'âme, je n'abuserai pas pour rappeler une histoire juive : le psychanalyste qui déclarait choisir cette discipline thérapeutique parce qu'il ne supportait pas la vue du sang. Je ne le ferai pas, fût-ce pour rouvrir le débat désormais canonique d'un lien entre l'universalité potentielle de la psychanalyse et l'histoire de la judéité ou du judaïsme. Demandons-nous seulement si, oui ou non, ce qui s'appelle la psychanalyse n'ouvrirait pas la seule voie qui donnerait, sinon à savoir, sinon à penser même, du moins à interroger ce que pourrait signifier ce mot étrange et familier de « cruauté », la pire cruauté, le souffrir *pour* souffrir, le faire-souffrir, le se-faire ou laisser souffrir *pour*, si on peut encore dire, le plaisir de la souffrance. Même si la psychanalyse seule ne nous donnait pas encore à le savoir, à le penser, à le traiter, ce que je serais enclin à croire, du moins ne pourrait-on plus

projeter de le faire sans elle. Hypothèse sur une hypothèse : s'il y a quelque chose d'irréductible dans la vie de l'être vivant, dans l'âme, dans la psyché (car je ne limite pas mon propos à cet être vivant qu'on appelle l'homme, et je laisse donc en suspens l'immense et redoutable question, à mes yeux ouverte, de l'animalité en général, et de savoir si la psychanalyse est ou non, de part en part, une anthropologie), et si cette chose irréductible dans la vie de l'être animé est bien la possibilité de la cruauté (la pulsion, si vous voulez, du mal pour le mal, d'une souffrance qui jouerait à jouer de souffrir d'un faire-souffrir ou d'un se-faire souffrir *pour le plaisir*), alors aucun autre discours – théologique, métaphysique, génétique, physicaliste, cognitiviste, etc. – ne saurait s'ouvrir à cette hypothèse. Ils seraient tous faits pour la réduire, l'exclure, la priver de sens. Le seul discours qui puisse aujourd'hui revendiquer la chose de la cruauté psychique comme son affaire propre, ce serait bien ce qui s'appelle, depuis un siècle à peu près, la psychanalyse. La psychanalyse ne serait peut-être pas le seul langage possible ni même le seul traitement possible quant à cette cruauté qui n'aurait pas de terme contraire ou de terme tout court. Mais « psychanalyse » serait le nom de ce qui, sans alibi théologique ou autre, se tournerait vers ce que la cruauté psychique aurait de plus *propre*. La psychanalyse, pour moi, si vous me permettez cette autre confi-

dence, ce serait l'autre nom du « sans alibi ». L'aveu d'un « sans alibi ». Si c'était possible. Ce serait en tout cas ce sans quoi on ne peut plus envisager sérieusement quelque chose comme une cruauté psychique, donc une spécificité psychique, et quelque chose comme le seul rapport à soi de cette cruauté, avant tout savoir, avant toute théorie et toute pratique, avant même toute thérapeutique. Partout où une question du souffrir *pour* souffrir, du faire ou du laisser faire le mal *pour* le mal, partout en somme où la question du mal radical ou d'un mal pire que le mal radical ne serait plus abandonnée à la religion ou à la métaphysique, aucun autre savoir ne serait prêt à s'intéresser à quelque chose comme la cruauté – sauf ce qui s'appelle la psychanalyse, dont le nom, désormais associé au mal, deviendrait à son tour plus indéchiffrable que jamais, d'autant plus que seule une révolution psychanalytique serait, dans son projet même, en mesure de rendre compte de la syntaxe, des conjugaisons, des réflexions et des personnes grammaticales que je dépliais pour commencer : jouir à faire ou à laisser souffrir, à se faire ou à se laisser souffrir, soi-même, l'autre comme autre, l'autre et les autres en soi, moi, toi, il, elle, vous, nous, ils ou elles, etc. Vous me permettrez de faire, quant à cette cruauté, l'économie des exemples, fût-ce, par les temps qui sont les nôtres, des plus inédits et des plus inventifs, les insoutenables et les impardonnables.